

## Discours d'Alfred Bruneau à Médan pour le premier anniversaire de la mort d'Emile Zola 1903 – *L'Aurore*

Mesdames, Messieurs,

Il y a un an et un jour, Emile Zola, plein de santé, de courage et d'espoir en l'avenir, quittait cette maison devant laquelle nous rassemblent maintenant notre affliction et notre piété. Accompagné de l'admirable confidente de ses joies et de ses peines, de son âme et de sa pensée, réconforté une fois encore par la tendresse de celle qui, si fidèlement attachée à lui, allait le suivre jusqu'au seuil de la tombe, il regagnait en une hâte heureuse, sa demeure de Paris.

Après avoir achevé *Vérité*, il venait d'écrire le nouveau poème du drame musical que son inépuisable bonté me réservait comme le plus précieux de ses cadeaux, et il voulait, se conformant à la devise gravée là-haut, sur le mur du cabinet de travail : *Nulla dies sine linea*, commencer, le lendemain matin, d'établir le plan de son quatrième et dernier Evangile : *Justice*. Ce fut la première fois de sa vie qu'il n'exécuta pas une décision de son esprit. Ce lendemain-là, dans une stupeur mêlée d'épouvante atroce et de furieuse colère, on apprit que, pendant la nuit, un peu de fumée devenue, par le cruel caprice du destin, la seule force mauvaise qu'il ne put combattre ni vaincre, avait suffi pour arrêter le cours magnifique de sa prodigieuse existence. Alors, d'un bout à l'autre du monde, tous ceux qui ont un cœur capable de souffrir, d'aimer ou de comprendre éprouvèrent une horrible angoisse, se sentirent abandonnés et pleurèrent.

Les mois se sont écoulés, accroissant, avivant notre douleur affreuse. Mais, il y a quelque temps nous eûmes une grande et noble douceur. Trois jeunes hommes de lettres, Saint-Georges de Bouhélier, Paul Brulat et Maurice Le Blond, projetèrent d'instituer la belle tradition que nous inaugurons à présent. Grâce à leur initiative, chaque année, à pareille date, nous viendrons à Médan, en triste et religieux pèlerinage, apporter nos souvenirs désolés et chercher d'utiles exemples. Ceux qui nous succéderont, élevés dans l'idée qui nous est chère, ne manqueront pas de nous imiter et ainsi se renouvellera, d'âge en âge, cette sorte de communion que nous célébrons aujourd'hui. Rien ne paraît plus touchant que ce témoignage de gratitude donné par la jeunesse à celui qui l'a tant aimé et rien ne m'a plus ému que la demande qui m'a été faite par ces excellents amis de prendre la parole en ce moment. Si j'ai cédé à leur affectueuse insistance, après avoir essayé de les convaincre que j'étais le moins qualifié pour assumer un tel honneur, c'est que je n'ai pas cru devoir me taire quand on me pria de dire les sentiments d'infinie et reconnaissante adoration qui me lièrent à notre Maître. Je leur obéis donc et je les remercie du meilleur de ce que j'ai en moi, de nous réunir dans ce lieu sacré où s'est édifiée l'œuvre colossale d'Emile Zola.

Ici, il n'est pas une pierre, pas un arbre, pas un brin d'herbe qui ne soient associés à cette œuvre. *L'Assommoir*, ayant chassé de chez lui la misère contre laquelle il lutta si héroïquement, Zola, séduit pas la solitude, alors complète, de ce joli pays, acheta d'abord, l'étroite habitation du milieu, qui est restée exactement ce qu'elle fut, et le jardinet y attendant qui a gardé aussi, en dépit des embellissements d'alentour, son aspect d'autrefois. Et, tout de suite, le petit domaine grandit avec l'œuvre. Zola ne veut pas d'architecte. Il tient à imaginer lui-même ses constructions de briques et de ciment – remarquez-en la solidité rude et inébranlable – comme il imagine ses constructions littéraires. L'aile de gauche s'élève, les

prairies voisines se changent en un parc boisé et vallonné. Au fur et à mesure que les romans s'accumulent, que les gains grossissent, les travaux de maçonnerie et d'horticulture se multiplient. L'île, métamorphosée, avec son chalet, ses buissons, ses gazons, date de *Nana*. Les serres aux fleurs rares, les écuries, les poulaillers où pullule un peuple de bêtes, c'est *Pot-Bouille* qui les a payés. L'aile droite avec son salon immense, où nous avons passé tant d'après-midi, de soirées inoubliables, représente la *Joie de vivre* ...

Soumise au désir charmant de son mari, Mme Zola plante le premier jalon de chaque allée, le premier arbre de chaque massif, pose la première pierre de chaque corps de bâtiment, cela non sans une certaine solennité. Les époux enferment, dans une boîte de fer, un parchemin commémoratif et scellent cette pierre dans le mur. Pour le pavillon de là-bas, par exemple, Mme Zola écrit : « J'ai posé le 27 septembre, mil huit cent quatre-vingts, la première pierre de cette maison, dans notre propriété de l'île, propriété que nous avons nommée le *Paradou* » et lui, il ajoute comme dans un délicat souci de s'effacer devant elle : « J'ai assisté à la pose de la première pierre faite par ma chère femme. » Ces jours-là une extraordinaire allégresse enflammait les cœurs ; les ouvriers buvaient à la santé des maîtres, à la gloire de celui dont ils se savaient aimés. Et, plus tard, avec quelle ardeur constante, Zola parcourait les chantiers, empoignait les échelles, montait jusqu'au faite de ces maisons, vraiment créées par lui et d'où il jetait à tout un monde de travailleurs l'argent qu'il avait gagné en travaillant.

La passion de la vie, il ne l'a donc pas dépensée seulement dans ses quarante-cinq volumes où il a mis la vie universelle, la vie des êtres frémissants et des choses inanimées, la vie de la terre, de la mine, des foules en révolte, des armées en tuerie, des villes en amour, la vie de la nature entière ; livres immortels qui forment le plus splendide monument que la littérature française ait jamais érigé, érigera jamais à l'humanité. Il s'y est livré avec sa fougue généreuse, sa bonté sublime. Oui, sublime. On s'en est bien aperçu quand il a bravé les pires outrages pour sauver un homme et pour sauver son pays.

Sa passion de la vie, Médan la chantera éternellement, et cela d'une façon si éloquente, si vibrante, que, dans les harmonies de cet hymne grandiose, il nous apparaîtra tel que nous l'avons connu.

D'une des lettres souverainement belles que Mme Zola m'a écrites le mois dernier, j'ai retenu cette phrase : « La maison est triste et douloureuse, mais elle n'est pas vide. Il y est, lui, je l'ai sans cesse près de moi, car sa pensée ne me quitte pas. Continuellement, je crois qu'il va rentrer ... » Certes, sa pensée est ici, elle nous conseille et nous guide. Nous n'aurons qu'à l'interroger lorsque nous ne saurons pas de quel côté trouver le bien, elle nous répondra et nous montrera la route à suivre. « Il n'est de justice que dans la vérité, il n'est de bonheur que dans la justice », nous a-t-il dit, en l'un de ces Évangiles superbes et consolateurs dont il nous suffirait de méditer un chapitre chaque matin, avant d'entreprendre notre besogne sociale, pour être meilleurs.

Ces mots résument son œuvre d'artiste et de citoyen. Il n'a voulu que la vérité en tout, que la justice en tout, que la bonté, j'y reviens, en croyant, moi aussi, qu'il va rentrer ... Je le vois me tendre les bras, me questionner avec une hâte fébrile, car cet incommensurable esprit, après avoir, dans un coup d'audace, donné la liberté à la peinture, désirait pénétrer le troublant mystère de la musique, à l'évolution de laquelle son nom restera indissolublement attaché ; je le vois m'encourager avec cette sagesse, cette gaieté, cette insouciance des injures qu'il se plut à nous enseigner, me faire constamment des surprises nouvelles en me lisant des poèmes merveilleux que son génie offrit à ma petitesse. Il est ici, il parle à nos âmes, il nous crie de ne pas nous arrêter sur le chemin qu'il tracé, d'aller toujours vers plus de lumière, plus de raison, plus de fraternité. L'impression d'abandon, que nous éprouvâmes, il y a un an, doit s'effacer.

Non, non, il ne nous a pas abandonnés, il nous aime et nous protège. Inclignons-nous devant son œuvre rayonnant, devant l'auguste inspiratrice de cet œuvre ; écoutons-le ; soyons

forts en face de la souffrance comme il le fut lui-même en face de l'iniquité ; soyons vrais, justes et bons. Nous honorerons ainsi dignement sa mémoire impérissable. »